

ct

Damiens

de
Cristian Palacios

traducción de
Sarah Kristian

(fragmento en francés)

Un homme simple, assis seul sur une petite chaise. Une petite table, un carnet de notes, un crayon. Il ne bouge pas. Le temps passe et il ne bouge pas. Silence. Il attend.

Il ne bouge pas. Il respire, cligne des yeux. Le temps passe. Les spectateurs commencent à s'inquiéter. Il respire doucement. L'homme ne bouge pas. Il regarde. Ses yeux regardent toujours le même point. Il cligne des yeux, mais ne bouge pas. Il porte un sac marron ou gris. Une chemise blanche. Un pantalon commun. Il regarde, ne bouge pas. Le temps passe. Il unit le pouce et l'index de la main droite. Lentement. Seulement cela.

Le reste de son corps ne bouge pas. Il répète le mouvement avec les autres doigts. Le temps passe. Il ne bouge pas. Il lance le bras gauche en arrière. Il se couvre. Il tourne la tête. Il se couvre. La main droite maintient le mouvement. Il tourne la tête et le bras. Il regarde. Il prend le crayon dans sa main gauche. Lentement. Il écrit dans le vide. La main droite maintient son mouvement. Silence. Il regarde les spectateurs. Il parle.

J'ai deux yeux, des pieds, des reins, des doigts, une peau, une tête, une colonne vertébrale, un palais. Tout ce qui est unique juste au milieu et ce qui est double, ce qui se répète des deux côtés du corps. Je suis symétrique. Vu de profil, le dessin se brouille et plus rien ne correspond à rien. En dessous de la peau non plus : il n'y a qu'un cœur du côté gauche, un foie, des intestins et l'appendice. Pourquoi, hein ? Pourquoi ?

Il se lève. Il bouge vite, le corps rapide. Il marche. Il parle vite.

Et plus encore, c'est surprenant que le nombril, la bouche, les organes génitaux, la langue, le nez, le sourcil froncé, la raie du cul, forment une ligne droite, un axe, et que le centre soit creux, qu'il n'existe rien, et que, tous ensemble, ma viande, ma graisse, mes veines, mes nerfs, mon sang, mon squelette et tous les systèmes reproducteurs, digestifs, les jus gastriques, les excroissances - *il s'arrête sur le mot « excroissances »* - dans l'ensemble, forme un tube et tout à fait au centre, ainsi, rien. Rien de plus, rien de rien... Si l'architecture de ce corps était parfaite, ce tube serait une ligne droite, mais non, parce que cette ligne de rien qui me traverse de part en part, cette petite mort, ce temps détenu, cette obscurité mienne dans l'axe exact de l'ombre, ce silence intérieur, ce centre, se ramifie, s'arrête, s'enroule, saute, se lie, se trouble, se détache, est agile, est atlas, comme un arbre de Porphyre, comme la langue de Marie, comme la rue de Sulpice, comme la Seine, où il naît, où ils naissent, Seine/Naissent, je coupe les mots, ils vont me tuer ...

Il s'arrête.

Mon personnage est un rêve encore. Il n'a pas de corps, ne supporte pas le corps. Je le récrée à partir du corps. Vous maintenant, vous allez me prêtez deux mains, deux jambes, des bras, un tronc, un cou, et on va le fabriquer ici. Non, pas plus d'un estomac, s'il vous plaît, j'entends votre amabilité, mais non, pas plus d'un parce que sinon... afin d'impressionner les dames, un gentleman dirait... Mais moi, non, s'il vous plaît non, parce que c'est un personnage réel : et pourquoi pas deux estomacs ? Pourquoi pas hein ? Qu'est-ce que c'est « réel » ? Qu'est-ce que c'est ? - ici dans un

espace de fiction ? Ne vous interposez pas avec l'histoire, l'ami, ce n'est pas le moment. Vous travaillez avec l'idéal de corps, vous voyez, et l'idéal ne sert pas, parce que, par exemple, les femmes ont un sein plus grand que l'autre et trois trous entre les jambes. Le corps change avec le temps. C'est le cas de mon cousin à qui il manque un testicule, mayonnaise diététique ils disent à mon cousin, il a perdu un oeuf dans un accident. Comme Hitler, dont on dit qu'il n'avait qu'un seul testicule. Le corps change. C'est si complexe le temps et pourtant si simple. Cette main-ci qui semble toujours la même - a été petite, grassouillette, sympathique, brune, pâle. Avec les années elle deviendra jaunâtre, flasque, faible. Aucun de nous ne peut se dire terminé, complet, nous n'avons pas cette chance. Nous sommes en train de changer. Mon personnage, oui il l'est. Il ne le sait pas, mais il est terminé. Comme le testicule de mon cousin qui sera pour toujours le testicule qui manque. Le testicule absent. En revanche l'autre, malgré les soins de mon cousin, même s'il lui passe des pommades, l'observe dans le miroir, l'observe attentivement dans le miroir avec une certaine angoisse, il n'a pas le sort du premier.

Il regarde les spectateurs. Il se sent inconfortable. Il met ses mains dans ses poches. Cette position ne le satisfait pas. Il essaie une autre position. Il essaie une autre position. Il regarde les spectateurs. Il dit : [...]

Mon personnage est comme une musique dont l'exécution est terminée.

Il s'arrête. Il semble satisfait. Il répète. Il regarde. Il répète.

Mon personnage est comme une musique dont l'exécution est terminée.

Il s'assoit.

Mon personnage... comme une musique... terminée... l'exécution.

Il regarde. Silence. Il regarde.

Chaque note de sa partition - les dominantes et les autres - ses souvenirs, ses peurs, les fantômes de Paris, un solstice, l'odeur du printemps à Artois, les caresses d'Elizabeth, la langue de Marie, un après-midi d'été, une fleur, l'ombre d'une fleur, mais l'horreur *Mon Dieu*, l'horreur, quelle beauté, la beauté de l'horreur, un soleil du sud lie l'os nu, chaque note entretient une correspondance avec l'autre dans cette harmonie qu'est mon personnage, maintenant qu'il en est un, maintenant qu'il ne peut plus le savoir...

Quel génie serait-il capable d'écrire cette partition ?

Écouter cette musique et la savoir, l'apporter ici, l'écho de la beauté de cette musique. Comme une goutte qui tombe dans un étang. Comme le silence qui règne après. Comment pourrait-il en le faisant ne pas parler de lui-même ?

Traverser les ponts aussi naturellement que les axes traversent la ville, le cours de la Seine, la rue Saint-Martin, le rue Saint-Jacques, le point zéro en face de Notre Dame qui mesure les distances du champ à la ville, comme s'il était naturel de passer de l'autre côté, de penser à ce qui existe en dessous de la peau de la ville.

Ce n'est pas un grand homme, à peine un homme simple, un paysan. Un homme mauvais, infâme, maladroit, sale, un peu vil, misérable. Il ne change pas l'histoire de la France. Il détonne. Il est si peu important qu'à peine cela vaut la peine d'être écouté, je vous en prie, si vous voulez vous retirer

maintenant, je vous en prie. (Même les fragments accidentés, la torture, la mort comme théâtre, le corps comme théâtre de la mort, les cris de douleur se propageant dans les rues de Paris, madame de Pompadour, Erostrate, la guerre, tout ça, je ne m'appesantirai pas sur ces passages, je regrette, ils ne m'intéressent pas, je regrette vraiment)

*Triste. Il se lève. Il change la table de place. Il change la chaise de place. Il s'assoit.
Il change la table de place. Il change la chaise de place. Il s'assoit.*

M'obsède l'idée d'un souvenir à amener à la mort. Assis dans le café de Paris, la touriste qui voyage à roulettes, l'ombre d'une fleur, le soleil cause les ombres et les fleurs, me dit Molly, et je lui demande : qu'est-ce que le soleil, je déteste le soleil, elle me dit, parce qu'il fait grandir, et je lui demande : qu'est ce que le soleil ?

Il répète le premier geste de la main droite.

Et elle m'a dit, Molly qui a à peine huit ans, cette chose des lumières allumées des camions, incandescentes, toutes ensemble. Et moi, qui déteste les autoroutes : nous devrions tuer le soleil ...